

Christ, elle s'efforce de dépoüiller le peuple des institutions chrétiennes. Jusqu'ou déjà sont allées ses audaces. Nous est d'autant moins nécessaire de le dire, Vénéral Frères, que les graves atteintes et les ruines que les mœurs et la religion ont à déplorer s'étalent sous vos yeux.

Au milieu des peuples de l'Italie, toujours si constamment fidèles à la foi de leurs pères, la liberté de l'Eglise est de toute part atteinte : chaque jour, on redouble d'efforts pour effacer des institutions publiques cette forme, cette empreinte chrétienne qui a été toujours et à bon droit le sceau des gloires de l'Italie. Les maisons religieuses supprimées, les biens de l'Eglise confisqués, des unions conjugales formées en dehors des lois et des rites catholiques, le rôle de l'autorité religieuse effacé dans l'éducation de la jeunesse : elle est sans fin et sans mesure, cette cruelle et déplorable guerre déclarée au Siège Apostolique, cette guerre pour laquelle l'Eglise est sous le poids d'inexprimables souffrances, et le Pontife Romain se trouve réduit aux plus extrêmes angoisses. Car, dépoüillé du principat civil, il lui a fallu tomber à la merci d'un autre pouvoir.

Mais Rome, citée la plus auguste des cités chrétiennes, est une place ouverte à tous les ennemis de l'Eglise ; de profanes nouveautés la souillent : çà et là, des temples et des écoles y sont consacrés à l'hérésie. On dit même qu'elle va recevoir, cette année, les députés et les chefs de la secte la plus acharnée contre le Catholicisme, qui se sont donné rendez-vous pour une solennelle assemblée. Les raisons qui ont déterminé le choix de ce théâtre ne sont point un mystère : ils veulent, par cette outrageante provocation, assouvir la haine qu'ils nourrissent contre l'Eglise et approcher au plus près leurs torches incendiaires du Pontificat romain, en l'attaquant dans son siège même.

L'Eglise, sans aucun doute, enfin victorieuse, déjouera les menées impies des hommes ; il est pourtant acquis et d'expérience que leurs complots ne tendent à rien moins qu'à renverser tout le corps de l'Eglise, avec son chef, et, s'il était possible, éteindre la Religion.

Rêver de tels projets, pour de prétendus amis de l'honneur italien, paraît chose incroyable ; car la ruine de la foi catholique tarirait pour l'Italie la source des biens les plus précieux. Si, en effet, la Religion chrétienne a créé pour tous les peuples les meilleures garanties de la prospérité, la sainteté des droits et la tutelle de la justice ; si, par son influence, elle a partout dompté les passions aveugles et téméraires, elle, la compagne et la protectrice de toute honnêteté, de toute noblesse, de toute grandeur ; si partout elle a rappelé à une paix durable et à la parfaite harmonie toutes les classes et les divers membres de la société, l'Italie a reçu de ces bienfaits une plus riche part que toute autre nation. C'est, en vérité, la honte d'un trop grand nombre d'oser dénoncer l'Eglise comme nuisible au salut et à la prospérité de la chose publique, et de regarder le Pontificat romain comme l'ennemi de la grandeur du nom italien. Mais les monuments du passé ont facilement raison de semblables querelles et d'aussi absurdes calomnies. C'est à l'Eglise et aux Pontifes romains que l'Italie doit surtout d'avoir propagé sa gloire chez tous les peuples, de n'avoir point succombé aux agressions répétées des Barbares, d'avoir opposé des armes victorieuses à l'invasion des Turcs, d'avoir conservé longtemps en bien des choses une mesure légitime de juste liberté, d'avoir enrichi ses cités de nombreux et immortels monuments de la science et des arts. Ce n'est certes pas la dernière gloire des Pontifes romains d'avoir conservé unies dans une commune foi les provinces de l'Italie, différentes de mœurs et de génie, et de les avoir délivrées des plus funestes discordes. Plusieurs fois, dans des temps troublés et calamiteux, la chose publique allait courir les derniers risques, si le Pontificat romain ne l'eût préservée par sa puissance salutaire.

Son influence ne sera pas moins utile dans l'avenir si la malice des hommes ne vient en intercepter la vertu ou en étouffer la liberté. Cette force bienfaisante, qui est propre aux institutions catholiques, parce qu'elle en découle comme naturellement, est immuable et perpétuelle. De même que pour le salut des âmes, la religion catholique embrasse toutes les contrées sans limite de temps et d'espace, ainsi partout et toujours elle se présente et se répand au profit de la cause civile.

A tant de biens perdus succèdent des maux suprêmes ; car les ennemis de la sagesse chrétienne, quelles que soient leurs prétentions contraires, conduisent la société à sa ruine. Rien de plus efficace que leurs doctrines pour allumer dans les âmes des flammes violentes et attiser les passions les plus pernicieuses. Dans le domaine de la science, ils répudient les célestes lumières de la foi ; or, ce flambeau éteint, l'esprit humain est d'ordinaire entraîné dans l'erreur, ne voit plus le vrai et vient aisément sombrer dans les bas-fonds d'un abject et honteux matérialisme.

En manière de mœurs, ils rejettent dédaigneusement l'éternelle et immuable raison et méprisent Dieu, souverain législateur et suprême vengeur ; or, ces fondements arrachés, il ne reste plus aux lois de sanction suffisante ; la règle de la vie ne relève que de la volonté et de l'arbitre de l'homme. Dans la société, la liberté sans mesure, qu'ils prônent et poursuivent, engendre la licence, et la licence se fait suivre de près par le renversement de l'ordre le plus funeste fléau de la chose publique. De fait, on n'a pas vu de société plus hideuse et plus misérable que celle où de pareils hommes et de pareilles doctrines ont pu prévaloir un moment. Si de récents exemples n'en faisaient foi, on se refuserait à croire que des hommes, dans l'emportement d'une audace furieuse et criminelle, aient pu se précipiter dans de pareils excès et, en retenant comme par dérision le nom de liberté, se livrer à des saturnales de meurtres et d'incendies.

Si l'Italie n'a point encore éprouvé de pareilles terreurs, Nous le devons attribuer à une singulière protection de Dieu, mais reconnaître ensuite pour expliquer cette préservation que les peuples de l'Italie, fidèles pour l'immense majorité à la Religion catholique, n'ont pas pu être dominés par le vice des doctrines honteuses que nous avons dénoncées. Que si les remparts élevés par la Religion viennent à crouler, l'Italie tombera, elle aussi, dans ces mêmes abîmes dont les plus grandes et les plus florissantes nations ont été quelquefois victimes. Les mêmes doctrines doivent entraîner les mêmes conséquences, et puisque les germes sont infectés du même poison, il ne se peut qu'ils ne produisent les mêmes fruits.

Bien plus, l'Italie paierait peut-être plus cher son apostasie, parce que chez elle l'ingratitude mettrait le comble à la perfidie et à l'impiété. Ce n'est pas par hasard, ou par un caprice de la volonté humaine, qu'il a été, dès l'origine, donné à l'Italie d'être associée au salut conquis par Jésus-Christ, de posséder dans son sein la chaire de Pierre et de jouir, pendant un long cours de siècles, des bienfaits incomparables et divins dont la Religion catholique est la source naturelle. Elle devrait donc grandement redouter pour elle-même ce que l'apôtre Paul annonçait avec menace à des peuples ingrats :

« La terre, qui, abreuvée des fréquentes eaux du ciel, donne des fruits utiles à ceux qui la cultivent, reçoit la bénédiction de Dieu ; celle, au contraire, qui ne porte que des ronces et des épines, celle là est réprouvée, voisine de la malédiction qui se consume dans le feu. »

Que Dieu écarte un si épouvantable malheur ! Que tous donnent une attention sérieuse aux périls qui en partie nous menacent du côté de ceux qui, servant des projets sectaires et non pas l'intérêt public, ont voté à l'Eglise une guerre à mort.

Malheureux ! s'ils étaient sages, s'ils portaient à leur